7 juillet 2015

J'écris dans le jardin sur le lac à Meina. Je suis vieux maintenant, mais je dois achever mon travail, et vice-versa.

À chaque fois qu'un mot latin apparaît dans ce que j'écris, remonte du passé le souvenir de mon grand-père et de ma tante Bianca, latiniste qui, tous les soirs, quand j'étais enfant, me lisait Ovide en tricotant, accompagnant ses mots du tintement de son bracelet. Mon grand-père Riccardo, noble seigneur d'un autre temps, « l'avocat des causes perdues », comme nous l'appelions en famille, est certainement la figure restée le mieux gravée dans ma mémoire. Il avait été l'élève de Carducci à Bologne et il me racontait ses leçons, et la flasque à vin sur le bureau du professeur. Et plus tard aussi, l'amitié avec D'Annunzio qui l'emmena souvent dans sa maison du lac de Garde. Je me souviens de ses oreilles décollées ; chez nous, l'histoire s'était répandue que pendant la Grande Guerre sur le front du Carso, alors qu'il était dans les tranchées, les rats avaient mangé le lobe de son oreille droite. Mon grand-père était un pacifiste convaincu et c'est pourquoi l'armée, qui ne savait que faire d'un officier aussi récalcitrant, finit par le réexpédier à l'ambassade italienne à Paris.

MEP_Impromptus.indd 9 14/12/2017 09:18:54

Ma grand-mère Mimma, femme de grande autorité et au fort caractère, il avait été la chercher à cheval en Ciociaria ; au cours du voyage qui le menait de Bologne à Frosinone, il avait été désarçonné et il garda toute sa vie les traces de sa chute. Après le cheval, ce fut la motocyclette avec son side-car, et, sur une photo jaunie, posée sur une étagère de la bibliothèque, je le revois maintenant assis sur sa moto, avec ma grand-mère et mon père enfant. Inculte, d'extraction modeste, et extrêmement belle, ma grand-mère Mimma dominait tout de sa fierté et étendait son règne jusque sur la vie de mes parents ; ma mère devait s'adresser à elle en l'appelant « comtesse ».

Les Romani Adami étaient de Fermo et de Macerata dans les Marches, mais mon grand-père Riccardo était parti tôt s'installer à Bologne. Lui qui avait l'habitude de parler dans un latin macaronique avec ses amis étrangers s'était difficilement adapté aux temps modernes et c'est certainement un sens de révolte contre la modernité qui lui a attiré la terrible réputation dont il pâtissait à l'hôtel Brufani, à Urbino, où il mettait souvent hors service la sonnette électrique de sa chambre. Il est probable que la surdité dont il se mit soudain à souffrir alors que j'étais enfant ait été un stratagème secret pour se tenir à distance d'un monde qui lui était devenu étranger. Et c'est ainsi que je commençai à dessiner pour lui : je dessinais un verre – de couleur verte si je voulais une menthe à l'eau ; orange, si je voulais un jus d'orange. Je dois donc à mon grand-père Riccardo mes premières expériences avec le langage du dessin.

MEP_Impromptus.indd 10 14/12/2017 09:18:54

19 juillet 2015

Je mesure en dessinant jour après jour, ici, sur le lac à Meina, combien le désordre que ma main portait avec elle s'est fait geste ordonné, voué à mettre fin et ordre à la forme de mes pensées les plus intimes.

13 août 2015

Je dessine chaque après-midi, avec Ego assis à mes côtés, qui attend une caresse, un signe d'affection.

Le « parcours » du dessin est tout entier dans l'inconnue de l'attente, jusqu'au moment où quelque chose apparaît entre les traces de la gomme. La gomme, torche du mineur pour faire le jour sur la genèse de la forme.

19 août 2015

Pour chaque représentation, il faut deux lignes ; seule la souffrance est faite d'une ligne unique, celle qui s'exprime dans notre solitude.

… une marée haute de tristesse me saisit aujourd'hui, ici, sur le lac ; c'est Saturne, peut-être, qui me l'inflige. Le Caronte *(page 13)* de mon dernier tableau ne saurait me sauver ni m'indiquer une voie pour sortir du labyrinthe de cette angoisse qui vient de plus en plus fréquemment à la rencontre de mes heures

MEP_Impromptus.indd 11 14/12/2017 09:18:54

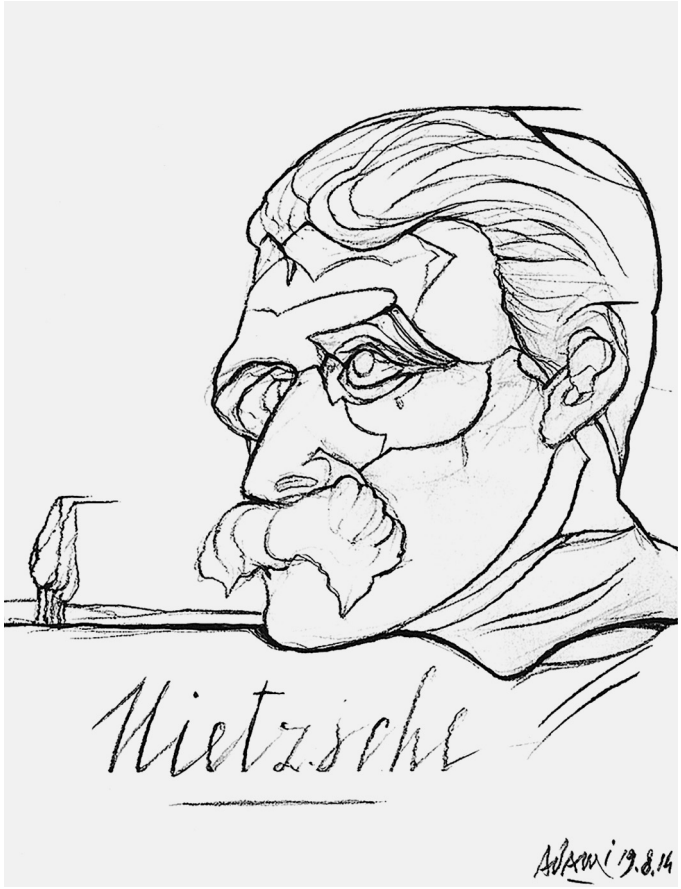
diurnes et dont mon dessin quotidien porte le témoignage, peut-être. Onze heures du matin, un petit avion de tourisme vole bas, à quelques mètres seulement de la surface du lac. « D'ici le lac paraît plus beau » : tels sont les mots que j'avais fait inscrire sur la pierre posée entre le pavillon, où je me trouve assis à cet instant pour écrire, et la vue sur l'eau doucement ridée par cette brise qui la pousse vers l'embouchure du Tessin, et de là, vers le Pô et la mer. Mes pensées la suivent, elles arrivent avec elle sur les plages de l'Adriatique, les grandes étendues de sable que ma mère aimait tant et qui tuèrent mon père, convaincu qu'il était, au-delà de toute raison, des vertus thérapeutiques du soleil, atteint de ce cancer de la peau auquel il ne voulut jamais croire – et c'est pourquoi il s'obstina jusqu'à la fin à s'exposer au soleil.

Depuis le pavillon où logent les hôtes en visite à Meina, je domine le lac, des montagnes au nord jusqu'à Angera à l'est, vers la rive piémontaise – je conserve encore ici, dans la bibliothèque, un ensemble d'estampes intitulé *Atti di valore e dolore*, que je tiens de mon grand-père paternel, et sur lesquelles on peut apercevoir les régiments de la maison de Savoie qui ont combattu pour l'unité italienne.

Entretemps, Ego s'est lové dans la lumière du soleil, il est onze heures et demie et, pour aujourd'hui, le temps que je peux consacrer à la lecture est arrivé à son terme. À midi quelqu'un doit venir pour un entretien.

MEP_Impromptus.indd 12 14/12/2017 09:18:54

Caronte
lo Stige
"Caronte traghetta le anime oltre lo Stige"
18.7.2014



20 août 2015

Le portrait de Nietzsche *(page 14)* auquel je travaille depuis plusieurs jours ne sera pas achevé avant mon bref voyage près de Lausanne, sur le lac Léman – mon troisième lac, si je les classe

MEP_Impromptus.indd 14 14/12/2017 09:18:55

par ordre d'importance, après le lac Majeur et celui d'Orta. Ces géographies me sont familières, il fut un temps où je connaissais le moindre recoin de cette route qui mène vers la Suisse : à Rarogne, je portai une rose sur la tombe de Rilke, le poète qui fut le guide de mes années de jeunesse ; à Vevey, je cherchai en vain la maison où avait vécu Kokoschka (O. K. est la figure d'artiste qui a le plus compté dans la formation de mon esprit de peintre depuis l'époque de l'École des Beaux-Arts, alors que, élève d'Achille Funi à Brera, je dessinais avec assiduité huit heures par jour). Camilla inaugure une exposition à Charmey et nous partirons demain en voiture. Mais je souhaite revenir vite à Meina. C'est la maison où j'aimerais passer les dernières saisons de ma vie…

26 août 2015

Un ami arrive de Paris, il s'arrêtera pour déjeuner. Dans l'après-midi, à trois heures, je retournerai dans l'atelier pour finir *Pas de deux (page 16)*, le dessin qui est en train de me regarder, installé à côté de mon crayon à papier Koh-i-noor 3B. Un autre dessin vertical, comme le sont beaucoup de mes dessins, est-ce pour obéir à une inconsciente volonté gothique de ma vision ? Ou est-ce parce que le bloc de papier à dessin trouve ainsi plus aisément sa place dans la confusion des photographies, calames, encres, restes de couleurs de la dernière aquarelle, dictionnaires de mythologie, dictionnaires de français et d'italien ? À côté du dessin, j'observe la photographie, arrachée à je ne sais plus quelle revue, du *Pas de deux* de Tilly Losch

MEP_Impromptus.indd 15 14/12/2017 09:18:55

"Pas de Deux"
26. 8. 15.

et Roman Jasinski dans le ballet *Errante* au Savoy Theater de Londres, en juillet 1933 ; j'ai retrouvé la photographie dans un de ces dossiers qui contiennent les archives d'images que j'ai composées au cours des années avec une patience opiniâtre, curieuse de tout, une patience capable d'associer entre elles des photos arrachées et mises ensemble parce qu'elles finissent par se confondre, se superposer et nourrir enfin le voyage de ma ligne. C'est de cette photographie et du mouvement de la main sur la feuille de papier, qui y a associé l'image de l'église de Castiglione Olona, qu'a pris corps mon *Pas de deux*, surgi de manière impérieuse dans le souvenir lointain d'une promenade il y a de nombreuses années.

Ce soir, nous irons dîner avec quelques amis sur le lac d'Orta, un des lieux que j'aime le plus et dont je partage la passion avec Nietzsche. Il y a longtemps j'aurais voulu habiter sur cette île, où se dresse un grand couvent austère. Aujourd'hui, il n'y a plus que des touristes anglais et allemands.

Je reprends maintenant mon calepin, les hôtes sont repartis, il fait nuit noire. À table, on a parlé de Cuba, et j'ai répété le souvenir de mes rencontres avec Fidel Castro, qui semblent désormais appartenir à un autre temps. Ces quatre mois vécus à Cuba reviennent à ma mémoire : nous habitions à l'hôtel *Nacional* à La Havane avec la délégation des artistes arrivés de Paris avec nous. Il n'y a pas de ville ou de champ de blé que nous ne visitâmes, caparaçonnés et sur nos gardes, mus par la crainte que nous inspiraient d'immenses essaims d'abeilles et de moustiques. Castro nous donnait des rendez-vous la nuit. Une fois, il nous rendit visite à trois heures du matin, annoncé

MEP_Impromptus.indd 17 14/12/2017 09:18:55

par une avant-garde ronflante d'hélicoptères : le *Líder Máximo* serra la main de chacun d'entre nous et repartit par la voie des airs en pleine nuit, nous promettant de nous revoir le lendemain, plus au sud, à l'occasion de son discours du 24 juillet. Ce jour-là, il resta longtemps avec nous et avec notre ami Carlos Franqui, l'organisateur du *Sálon de Mayo*. Il fit la cour à Mary, la compagne d'Erro, et à Camilla.

La crainte d'une invasion américaine, toujours imminente, et les nouvelles inquiétantes transmises par la radio cubaine se mêlaient à l'euphorie des spectacles organisés pour nous par le corps de ballet du Tropicana. Dans ce climat, tandis que les armes et les munitions arrivaient à Cuba sur des navires soviétiques, et qu'un avion à hélices se tenait prêt à nous ramener en Europe en cas de guerre, nous travaillâmes à une toile de 34 mètres pour la grande fresque murale collective voulue par Castro. Korda et d'autres photographes cubains suivaient et prenaient des clichés du moindre instant de nos journées. Entretemps, de Paris et de Londres ne cessaient d'arriver des poètes, des écrivains, des artistes, invités par Franqui pour consolider les liens culturels et politiques avec l'Europe.

Plus tard, après que Franqui et Castro eurent rompu, Carlos[1] et sa famille se réfugièrent chez nous, dans la grande maison d'Arona ; Feltrinelli nous rejoignait de temps à autre le soir, en voiture depuis Milan, et il restait dormir, non sans avoir posté dans le jardin un garde du corps armé jusqu'aux dents qui

1. Carlos Fuentes.

MEP_Impromptus.indd 18 14/12/2017 09:18:55

finit par inquiéter les nuits de nos gardiens, de Maria, de son mari Giovanni et de son frère. Franqui avait apporté à Arona le manuscrit autographe des journaux de Castro, qui resta longtemps sous clef dans la petite commode tout près de mon lit. C'est ainsi que j'ai vécu ces années de passion politique : engagé et complètement étranger aux faits.

29 août 2015

Nuit sublime de pleine lune. Je suis resté tout l'après-midi dans mon atelier à préparer le dessin pour l'aquarelle à laquelle je travaillerai demain. Je rallume maintenant la lumière pour le revoir. C'est bien ainsi… Le nombre de mes années m'obsède.

Me voici en train de regarder la pleine lune, le lac est illuminé comme en plein jour, je me promène dans le jardin et je rappelle Ego en sifflant, je ne veux pas qu'il s'éloigne dans la nuit noire. À la maison, le téléviseur, allumé sans le son, m'exaspère. « Je suis vieux, je suis vieux », je ne cesse de me le répéter. Je ne sais pas pourquoi, mais je repense maintenant à la douce vieillesse de Mirò. Je l'ai connu et l'ai beaucoup fréquenté à Saint Paul de Vence ; tout devenait vérité pure et simple à travers ses mots, et je me souviens combien je vis alors en lui l'exemple de l'artiste que j'aurais voulu être. Quand j'étais à Paris, nous nous rencontrions souvent pour déjeuner au restaurant du premier étage de la tour Eiffel et à chaque fois j'étais obligé de vaincre mes vertiges. Je montais les yeux fermés jusqu'à l'entrée du restaurant.

MEP_Impromptus.indd 19 14/12/2017 09:18:55

30 août 2015

J'ai travaillé aujourd'hui à l'aquarelle. Ce soir, dans mon lit, je voudrais relire Rilke, mon poète. Je revis dans mes souvenirs le pèlerinage à sa tombe avec A., ce jour inoubliable de pluie incessante. Nous laissâmes la vallée derrière nous, et nous montâmes sur la colline vers la petite église et son cimetière.

Je vis dans la peur que ma mémoire ne diminue de jour en jour. Céder à la tentation de tout noter ? Je ne le fais pas et je ne le veux pas : je laisse à ma main la liberté de déterrer, de réécrire et d'emmêler tous les souvenirs « dans une forme close » sur la feuille à dessin.

On dessine avec les yeux de la mémoire, dans l'expérience d'une touche, de l'âme tactile et de l'amour pour les choses. À l'Académie, Funi me disait que c'est seulement dans le « toucher » que se trouve la preuve de la vérité de l'être, que c'est seulement dans le « toucher » qu'une figure peut configurer une âme au-delà des limites du temps.

31 août 2015

Les températures chutent, les prévisions à la radio ne promettent rien de bon, mais cela ne me déplaît pas. La maison me protège, mon atelier davantage encore. J'aime habiter en hiver cette maison que j'ai appelée *« I Diosperi »* – dans l'atelier : le beau nu de Funi, une vieille selle de cheval, le tableau de Bepi Romagnoni, la bibliothèque remplie de livres ; sur la

MEP_Impromptus.indd 20 14/12/2017 09:18:55